des Orientaux dont chacun a eu, dans les histoires, plusieurs noms différents : mais il suffit d'être instruit en général de cette coutume. Elle n'est pas inconnue aux Latins, parmi lesquels les titres et les adoptions ont multiplié les noms en tant de sortes. Ainsi le titre d'Auguste et celui d'Africain sont devenus les noms propres de César Octavien et des Scipions : ainsi les Nérons ont été Césars. La chose n'est pas douteuse, et une plus longue discussion d'un fait si constant est inutile.

Pour ceux qui s'étonneront de ce nombre infini d'années que les Égyptiens se donnent eux-mêmes, je les renvoie à Hérodote, qui nous assure précisément, comme on vient de voir, que leur histoire n'a de certitude que depuis le temps de Psammitique[1]; c'est-à-dire six à sept cents avant Jésus-Christ. Que si l'on se trouve embarrassé de la durée que le commun donne au premier empire des Assyriens, il n'y a qu'à se souvenir qu'Hérodote l'a réduite à cinq cent vingt ans[2], et qu'il est suivi par Denis d'Halicarnasse, le plus docte des historiens, et par Appien. Et ceux qui, après tout cela, se trouvent trop resserrés dans la supputation ordinaire des années, pour y ranger à leur gré tous les événements et toutes les dates qu'ils croiront certaines, peuvent se mettre au large tant qu'il leur plaira dans la supputation des Septante, que l'Église leur laisse libre, pour y placer à leur aise tous les rois qu'on veut donner à Ninive, avec toutes les années qu'on attribue à leur règne ; toutes les dynasties des Égyptiens, en quelque sorte qu'ils les veulent arranger; et encore toute l'histoire de la Chine, sans même attendre, s'ils veulent, qu'elle soit plus éclaircie.

Je ne prétends plus, Monseigneur, vous embarrasser dans la suite des difficultés de chronologie, qui vous sont très-peu nécessaires. Celle-ci étoit trop importante pour ne la pas éclaircir en cet endroit; et après vous en avoir dit ce qui suffit à notre dessein, je reprends la suite de nos époques.

[1] Herod., lib. II, c. CLIV. — [2] *Ibid.*, lib. I, c. XCV.

HUITIÈME ÉPOQUE

CYRUS, OU LES JUIFS RÉTABLIS

Sixième âge du monde.

Ans de Rome. Ans dev. J.-C.

Ce fut donc 218 ans après la fondation de Rome, 536 ans avant 218 536
Jésus-Christ, après les soixante-dix ans de la captivité de Babylone, et la même année que Cyrus fonda l'empire des Perses, que ce prince, choisi de Dieu pour être le libérateur de son peuple et le restaurateur de son temple, mit la main à ce grand ouvrage. Incontinent après la publication de son ordonnance, Zorobabel, accompagné de Jésus, fils de Josédec, souverain pontife, ramena les captifs, qui rebâtirent l'autel, et posèrent les fondements du second 219 535
temple. Les Samaritains, jaloux de leur gloire, voulurent prendre part à ce grand ouvrage; et sous prétexte qu'ils adoroient le dieu d'Israël, quoiqu'ils en joignissent le culte à celui de leurs faux dieux, ils prièrent Zorobabel de leur permettre de rebâtir avec lui le temple de Dieu[1]. Mais les enfants de Juda, qui détestoient leur culte mêlé, rejetèrent leur proposition. Les Samaritains irrités traversèrent leur dessein par toute sorte d'artifices et de violences. Environ ce temps, Servius Tullius, après avoir agrandi la ville de Rome, conçut le dessein de la mettre en république. Il périt au 221 533
milieu de ces pensées, par les conseils de sa fille, et par le com-

[1] I *Esdr.*, IV, 2, 3.

mandement de Tarquin le Superbe son gendre. Ce tyran envahit le royaume, où il exerça durant un long temps toute sorte de violences. Cependant l'empire des Perses alloit croissant : outre ces provinces immenses de la grande Asie, tout ce vaste continent de l'Asie inférieure leur obéit; les Syriens et les Arabes furent assujettis; l'Égypte, si jalouse de ses lois, reçut les leurs. La conquête
229 525 s'en fit par Cambyse, fils de Cyrus. Ce brutal ne survécut guère à
232 522 Smerdis, son frère, qu'un songe ambigu lui fit tuer en secret. Le mage Smerdis régna quelque temps sous le nom de Smerdis frère de Cambyse : mais sa fourbe fut bientôt découverte. Les sept principaux seigneurs conjurèrent contre lui, et l'un d'eux fut mis sur
235 521 le trône. Ce fut Darius, fils d'Hystaspe, qui s'appeloit dans ses inscriptions le meilleur et le mieux fait de tous les hommes[1]. Plusieurs marques le font reconnoître pour l'Assuérus du livre d'Esther, quoiqu'on n'en convienne pas. Au commencement de son règne, le temple fut achevé, après diverses interruptions causées par les Samaritains[2]. Une haine irréconciliable se mit entre les deux peuples, et il n'y eut rien de plus opposé que Jérusalem et Samarie. C'est du temps de Darius que commence la liberté de
241 515 Rome et d'Athènes, et la grande gloire de la Grèce. Harmodius et Aristogiton, Athéniens, délivrent leur pays d'Hipparque, fils de Pisistrate, et sont tués par ses gardes. Hippias, frère d'Hipparque, tâche en vain de se soutenir. Il est chassé : la tyrannie des Pisis-
244 510 tratides est entièrement éteinte. Les Athéniens affranchis dressent des statues à leurs libérateurs, et rétablissent l'état populaire. Hippias se jette entre les bras de Darius, qu'il trouva déjà disposé à entreprendre la conquête de la Grèce, et n'a plus d'espérance qu'en sa protection. Dans le temps qu'il fut chassé, Rome se dé-
245 509 fit aussi de ses tyrans. Tarquin le Superbe avoit rendu par ses violences la royauté odieuse : l'impudicité de Sexte son fils acheva de la détruire. Lucrèce déshonorée se tua elle-même : son sang et

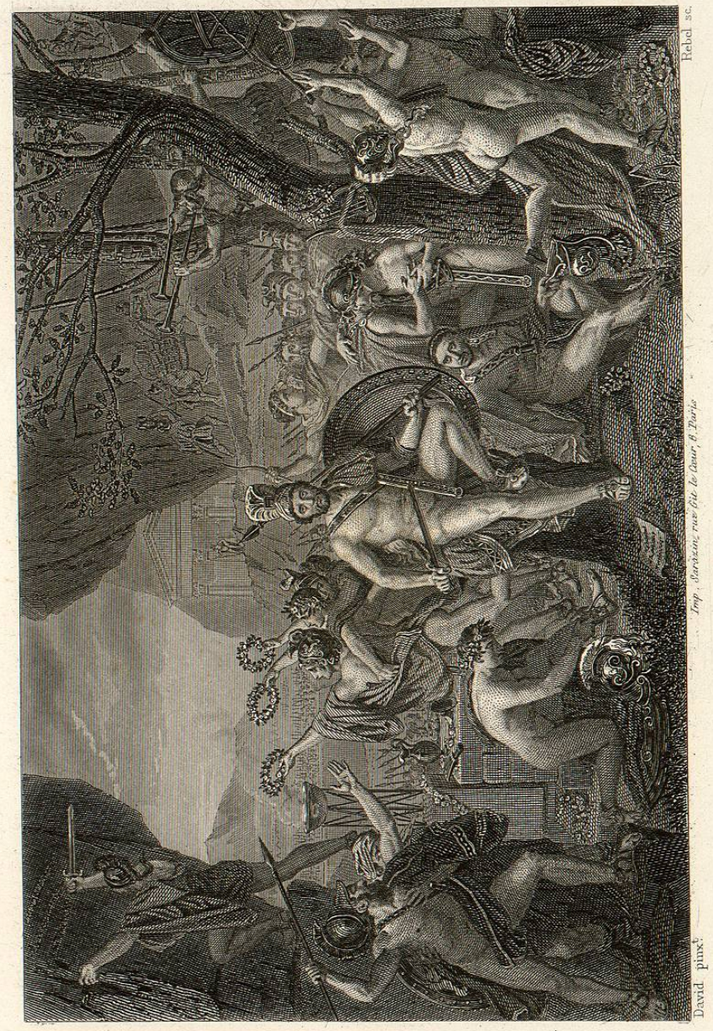
[1] Herod., lib. IV, c. XCI. — [2] I *Esdr.*, v. 6.

les harangues de Brutus animèrent les Romains. Les rois furent bannis, et l'empire consulaire fut établi suivant les projets de Servius Tullius : mais il fut bientôt affoibli par la jalousie du peuple. Dès le premier consulat, P. Valérius, consul, célèbre par ses victoires, devint suspect à ses concitoyens; et il fallut, pour les contenter, établir la loi qui permit d'appeler au peuple, du sénat et des consuls, dans toutes les causes où il s'agissoit de châtier un citoyen. Les Tarquins chassés trouvèrent des défenseurs : les rois voisins regardèrent leur bannissement comme une injure faite à tous les rois; et Porsenna, roi des Clusiens, peuple d'Étrurie, prit les armes contre Rome. Réduite à l'extrémité, et presque 247 507
prise, elle fut sauvée par la valeur d'Horatius Coclès. Les Romains firent des prodiges pour leur liberté : Scévola, jeune citoyen, se brûla la main qui avoit manqué Porsenna; Clélie, une jeune fille, étonna ce prince par sa hardiesse; Porsenna laissa Rome en paix, et les Tarquins demeurèrent sans ressource. Hippias, pour qui 254 500
Darius se déclara, avoit de meilleures espérances. Toute la Perse se remuoit en sa faveur, et Athènes étoit menacée d'une grande guerre. Durant que Darius en faisoit les préparatifs, Rome, qui 261 495
s'étoit si bien défendue contre les étrangers, pensa périr par elle-même : la jalousie s'étoit réveillée entre les patriciens et le peuple; la puissance consulaire, quoique déjà modérée par la loi de P. Valérius, parut encore excessive à ce peuple trop jaloux de sa liberté. Il se retira au mont Aventin : les conseils violents furent inutiles; le peuple ne put être ramené que par les paisibles remontrances de Ménénius Agrippa; mais il fallut trouver des tempéraments, et donner au peuple des tribuns pour le défendre contre les consuls. La loi qui établit cette nouvelle magistrature fut appelée la loi sacrée; et ce fut là que commencèrent les tribuns du peuple. Darius avoit enfin éclaté contre la Grèce. Son gendre Mardonius, après avoir traversé l'Asie, croyoit accabler les Grecs par le nombre de ses soldats : mais Miltiade défit cette armée immense 264 490
dans la plaine de Marathon, avec dix mille Athéniens. Rome bat-

Ans de Rome. Ans dev. J.-C.

toit tous ses ennemis aux environs, et sembloit n'avoir à craindre
265 489 que d'elle-même. Coriolan, zélé patricien, et le plus grand de ses
capitaines, chassé, malgré ses services, par la faction populaire,
médita la ruine de sa patrie, mena les Volsques contre elle, la ré-
266 488 duisit à l'extrémité, et ne put être apaisé que par sa mère. La
274 480 Grèce ne jouit pas longtemps du repos que la bataille de Marathon
lui avait donné. Pour venger l'affront de la Perse et de Darius,
Xerxès, son fils et son successeur, et petit-fils de Cyrus par sa
mère Atosse, attaqua les Grecs avec onze cent mille combattants
(d'autres disent dix-sept cent mille), sans compter son armée na-
vale de douze cents vaisseaux. Léonidas, roi de Sparte, qui n'avoit
que trois cents bommes, lui en tua vingt mille au passage des
Thermopyles, et périt avec les siens. Par les conseils de Thémis-
tocle, Athénien, l'armée navale de Xerxès est défaite la même
année, près de Salamine. Ce prince repasse l'Hellespont avec
275 479 frayeur; et un an après, son armée de terre, que Mardonius
commandoit, est taillée en pièces, auprès de Platée, par Pausa-
nias, roi de Lacédémone, et par Aristide, Athénien, appelé le Juste.
La bataille se donna le matin; et le soir de cette fameuse journée,
les Grecs Ioniens, qui avoient secoué le joug des Perses, leur
tuèrent trente mille hommes dans la bataille de Mycale, sous la
conduite de Léotychides. Ce général, pour encourager ses soldats,
leur dit que Mardonius venoit d'être défait dans la Grèce. La nou-
velle se trouva véritable, ou par un effet prodigieux de la renom-
mée, ou plutôt par une heureuse rencontre; et tous les Grecs de
l'Asie Mineure se mirent en liberté. Cette nation remportoit par-
tout de grands avantages; et un peu auparavant, les Carthaginois,
puissants alors, furent battus dans la Sicile, où ils vouloient éten-
dre leur domination, à la sollicitation des Perses. Malgré ce mau-
vais succès, ils ne cessèrent depuis de faire de nouveaux desseins
sur une île si commode à leur assurer l'empire de la mer, que
leur république affectoit. La Grèce le tenoit alors; mais elle ne re-
277 477 gardoit que l'Orient et les Perses. Pausanias venoit d'affranchir

[illegible] ses ennemis aux environs, et sembloit n'avoir à craindre que d'elle-même. Coriolan, zélé patricien, et le plus grand de ses citoyens, chassé, malgré ses services, par la faction populaire, médita la ruine de sa patrie, mena les Volsques contre elle, la réduisit à l'extrémité, et ne put être apaisé que par sa mère. La Grèce ne jouit pas longtemps du repos que la bataille de Marathon lui avait donné. Pour venger l'affront de la Perse et de Darius, Xerxès, son fils et son successeur, et petit-fils de Cyrus par sa mère Atossa, attaqua les Grecs avec onze cent mille combattants (d'autres disent dix-sept cent mille), sans compter son armée navale. Il donna contre vingt-trois cents vaincus Léonidas, roi de Sparte, qui n'avoit que trois cents hommes, lui en tua vingt mille au passage des Thermopyles, et prit quatre jours. Par les conseils de Thémistocle, [illegible] Xerxès est défaite la même [illegible] Les Grecs repassent l'Hellespont avec [illegible] que Mardonius [illegible] Platée, par Pausanias, [illegible] appelé le Juste. La bataille [illegible] heureuse journée, les Grecs [illegible] des Perses, leur [illegible] de Mycale, sous la [illegible] ses soldats, [illegible] la Grèce. La nouvelle [illegible] de la renommée, [illegible] les Grecs de l'Asie Mineure [illegible] remportoit par-tout de grands avantages. [illegible] les Carthaginois, puissants alors, furent [illegible] où ils vouloient étendre leur domination, à la [illegible] Perses. Malgré ce mauvais [illegible] cessèrent [illegible] de nouveaux desseins [illegible] l'empire de la mer, que [illegible] alors : mais elle ne re[illegible] venoit d'affranchir



David pinx.t — Imp. Bouchard, rue du Cœur, f.bourg — Rebel sc.